

Brève de Bibliothèque spécial confinement N°3

4 Avril 2020

Sommaire

Billet d'humeur de la bibliothèque- A.M. Rajon

En direct des membres du GTSP

Les livres de la semaine

- **Michèle Catteuw**
- **Marc Babonneau**

Rubrique cinématographique

- **Marc Babonneau**

Annexes

Billet d'humeur de la bibliothèque : la roue du hamster (A.M. Rajon)

Que nous soyons confinés ou pas, nous n'en demeurons pas moins tous des confinés : confinés chacun dans nos espaces : maison, appartement, cabinets ou hôpitaux, confinés devant nos postes de télévision, de radio, confinés enfin dans nos pensées. Nous sommes devenus des « vigilants », sans trêve ni repos.

Tout évènement traumatique, personnel ou collectif, entraîne un même état de confinement. Nous retrouvons en ce moment ce que nous avons vécu avec les attentats de 1981 aux USA et où nous regardions en boucle les avions s'écraser sur les tours, fascinés par des images dont nous ne pouvions ni nous rassasier ni nous détacher. Malgré tout, et au bout d'un certain temps s'installe un état de saturation devant ce qui ne peut pas être ni assimilé ni digéré, une « over dose » en quelque sorte qui désorganise nos tentatives de pensées.

C'est dans cette agitation brownienne que je découvre, dans *Le Monde de jeudi 2 Avril*, un article de Douglas Kennedy¹. Devant les nouvelles ininterrompues qui défilent sur les écrans à propos de la pandémie, il conclut qu'en temps de crise le flot incessant de l'information continue devient un peu comme la roue du hamster dans notre tête. « Ça tourne et retourne » -nous dit-il, et « comme la roue du hamster, ça ne nous mène nulle part. [...] « C'est », poursuit-il, « le mythe de Sisyphe en version électronique, exacerbé par notre époque surconnectée ». D. Kennedy nous propose là une saisissante image du mécanisme de la répétition. Rappelons ce que disait Freud : « Adressez-vous aux poètes » ...

Cette semaine je vais essayer de sortir le hamster de sa roue.

En direct des membres du GTP :

- **Catherine Lacoste** nous envoie un fragment de la pensée d'André Green en lien avec l'actualité « *savoir accepter tout ce que la situation analytique permet de faire émerger...*La suite est dans son **mail du 27 Mars**. Nous n'avons pas la référence de ce texte.
- **Laurent Morlhon** dans son **mail du 27 Mars** nous rappelle que tout le monde n'est pas confiné ! Le billet d'humeur lui est dédié !
- **Noredidine Hamadi** adhère et approuve le texte de Masud Khan sur la jachère. Nous remercions Daniel Rosé de nous l'avoir rappelé.
- **Elisabeth Mourier** remercie les bibliothécaires ; grâce au BdB, elle se sent moins confinée. (*Elisabeth, dans les P.O. on peut se confiner dans du bon vin, ndlb*)

¹ Douglas Kennedy « Le capitalisme américain s'effondrera-t-il comme un château de cartes quand le Covid 19 sera dompté, Le Monde, 2 Avril 2020

- **Rémy Puyuelo** nous propose quelques libres pensées : « Pour un éloge du lâcher prise ». *Ce texte est en Annexe 1 du BdB*
- **Rémy Puyuelo** nous confie un texte qui vient de paraître dans « Les expériences ludiques infantiles » sous la direction de A. Ciccone, Ed Dunod, 2020. *Vous le trouverez en annexe 2 de ce BdB*
- **J.B. Dethieux** nous propose deux citations, l'une de C. Bobin, l'autre de R. Char, dans son *mail du 29 Mars*
- **Dif Messahli** propose une nouvelle définition du Cov19 : « Une tempête sous narine ». (*Dif on espère qu'il n'y a pas de tempête dans tes narines ! Donne de tes nouvelles, ndlb*)
- **Marc Babonneau** propose un texte de Moustapha Dahleb que vous pouvez retrouver en *Annexe3 du BdB*

Les livres de la semaine

- **Michèle Catteuw** nous donne une précieuse information. Elle signale une initiative des éditions du Seuil qui met sur son site un livre gratuit par jour.

Le lien : <http://www.seuil.com/actualite/le-seuil-du-jour-un-livre-gratuit-par-jour>

Si vous allez sur le site je vous recommande le livre de P. Deville : « **Peste et Choléra** », ou les formidables aventures d'un découvreur de génie, Alexandre Yersin, dont le nom est à jamais attaché au bacille de la peste : *Yersinia pestis (ndlb)*.

- **Marc Babonneau** nous propose : « **Gaspard de la nuit** »

Cette note de lecture procède de l'émotion qu'a suscité chez moi l'essai d'Elizabeth de Fontenay ; « Gaspard de la nuit », couronné, à l'automne 2018, par le Prix Femina de l'essai.

La célèbre philosophe y dresse avec une élégance et une retenue rare, une sorte d'ode au désespoir bien tempéré, à son frère, un frère « différent ».

L'initiale du prénom de ce frère, « G » est changée en « Gaspard » d'abord parce que « Gaspard Hauser » puis ensuite, parce que « Gaspard de la Nuit », en souvenir de l'ouvrage d'Aloysius Bertrand, paru en 1849.

Je cite Elizabeth de Fontenay ;

« La nuit de Gaspard évoque un soi qui n'a pas accédé à la condition de sujet, la possibilité ordinaire et prodigieuse de dire « JE ». Elle est une énigme humaine supplémentaire, inattendue, impénétrable ».

Dans une construction délibérément désordonnée, l'auteur cisèle de courts chapitres se succédant sur le mode de l'association libre.

On peut suivre de plusieurs façons la progression de l'ouvrage :

- Sur le mode d'un long combat et d'un long parcours revisitant l'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, depuis les années 50. Neuroleptiques, internements sporadiques, Maud Mannoni et Bonneuil, Bruno Bettelheim, la psychanalyse du dernier demi-siècle. Autiste enfermé dans sa forteresse vide, et son incommunicabilité, Gaspard, toutefois, est capable, parfois, de terribles fulgurances, tel celui où il lance, au cours d'un repas de famille particulièrement tendu, à l'assemblée présente, un sidérant « Laissez-moi vivre ».
- sur le mode de la réflexion d'une grande philosophe qui cherche du sens auprès des plus grands penseurs (d'Heidegger à Nietzsche) , qui tente de cerner la notion d'humanité, souvent à partir de ses travaux sur les animaux dont elle est une grande amie et à propos desquels elle poursuit de vastes programmes de recherche, essayant de trouver une passerelle entre eux et les grands psychotiques « a-humains » (Marguerite Duras lui apportera une clé dans un travail autour d'un film de Barbet Schroeder)
- Enfin, comme sur des pas japonais, en zigzaguant de souvenirs anciens en souvenirs plus récents qui évoquent la préhistoire maternelle et l'histoire familiale, dans une succession de tableaux comme autant de stations d'un chemin de croix personnel, mais où toujours la douleur est nimbée d'une grande dignité.

En quelques lignes, au dernier chapitre, Elizabeth de Fontenay clôt cette « pavane pour un infans déstructuré », en livrant, n'y tenant plus, le vrai prénom de ce frère, Gilbert-Jean.

Elle en donne, lapidaire et sublime, la raison :

« Et si je tiens finalement, à laisser une trace de ton prénom, c'est qu'après que nous aurons, l'un et l'autre, disparu, sans descendance, notre nom et nos prénoms, imprimés, sauvegardés, survivront un temps, dans le clair-obscur des bibliothèques qui sont les seuls tombeaux d'où il arrive, parfois, qu'un lecteur vous fasse revenir ».

Ebloui et ému par cette adresse, le lecteur que je suis a tenu à répondre à une telle demande, en l'adressant à un vaste cercle de collègues qui l'auront ainsi entendue et partagée.

Rubrique cinématographique :

Marc Babonneau évoque deux films :

- **Un divan à Tunis.** Premier long métrage de la jeune réalisatrice franco-tunisienne, Manele LABIDI, le film, « Un Divan à Tunis » est distribué sur les écrans européens, ce mois-ci.

Manele LABIDI qui est passée d'abord par des études en sciences politiques, avant de se lancer dans des études à la Femis (formation aux métiers du cinéma) conjugue ces deux savoirs avec ce film.

Elle y suit un double fil narratif, celui d'un peuple libéré par le Printemps Arabe et voulant maintenant s'exprimer librement après le renversement du régime coercitif du président Ben Ali et celui d'une jeune psychanalyste d'origine tunisienne (Selma) ayant vécu, travaillé et appris à Paris, déterminée, à la faveur de cette révolution, à implanter un cabinet de psychanalyste à Tunis, pour aider , à sa façon, à cette libération de la parole, à la faveur de sa proposition de « talking cure ».

La réalisatrice est fidèle, en cela, à la démarche freudienne, travaillant à la vie psychique du sujet, en même temps qu'à l'élucidation de la psychologie des masses.

Cela nous vaut, sur fond de séquelles existentielles de ce revirement politique, la narration des embarras de notre héroïne pour parvenir à réaliser son projet . Ainsi, sur un ton évoquant la comédie italienne des années cinquante, voit-on Selma imposer sa pratique et son art d'exercer, tout en faisant preuve d'ingéniosité envers ses patients et d'un sens aigu de la négociation envers les instances d'un pays pas tout à fait débarrassé des habitudes de l'ancien régime, ni vraiment installé dans la nouveauté de son programme et de ses aspirations.

Cette jeune collègue parfois découragée (« Suis-je idéaliste, humaniste ou stupide ? ») a les traits de Goldshifteh FARAHANI jeune star internationale que l'on a pu voir, par exemple, chez Jim Jarmush ou Ridley Scottl, .

Ni caricatural envers la psychanalyse, ni cliché exotique envers cette Tunisie post –révolution, le film vaut le détour, entre légèreté revendiquée et gravité assumée.

➤ **Swallow** 2019

Réalisation : Carlo MIRABELLA-DAVIS

Acteurs principaux : Haley BENNET – Austin STOWELL – Denis O'HARE

Genre : Drame

Dates de sortie :

Etats-Unis : 28 Avril 2019 (Festival du film de Tribeca) ; 6 Mars 2020 (en salles).

France :7 Septembre 2019 (Festival de Deauville) ; 15 Janvier 2020 (en salles).

Depuis longtemps, et Douglas SIRK nous y a fortement aidé, on sait que les belles villas lisses et luxueuses des banlieues chics des grandes villes américaines, recèlent de significatives fissures. Et celle dépeinte dans le tout récent film « Swallow » de Carlo MIRABELLA- DAVIS, nouveau venu du cinéma américain indépendant, est un véritable gouffre.

Lorsque Hunter, la belle-fille d'origine modeste, introduite dans l'upper- class policée mais avide de pouvoir et d'argent qui est le milieu ambiant de son mari, découvre qu'elle est enceinte, elle développe de redoutables symptômes : ceux décrits sous le nom de « Maladie de Pica » qui consiste à ingérer des substances (terre, savon) ou des objets (bille, vis, punaises, piles) non comestibles et mettant gravement en danger celui qui en est atteint.

Le film montre, intriqués, le développement croissant des conduites perturbées de Hunter et la pression exponentielle de l'entourage qui n'a qu'une idée : protéger le développement « in utero » du fœtus, déjà programmé comme le futur P.D.DG. de la famille.

Deux moments du film nous interpellent plus particulièrement : les séances d'analyse de Hunter levant son refoulement et lui permettant de remettre à jour son statut- pour elle infamant- d'enfant née d'un viol ; plus loin, la séquence à la fois très dure et très délicatement traitée où Hunter retrouve volontairement son père biologique qui endosse pleinement la faute commise afin d'aider Hunter à s'en délivrer le plus possible (le retour du Père dans la psyché contemporaine ?).

A méditer, entre impressions émouvantes devant ce nouveau « portrait d'une enfant déchue » et éprouvantes par la précision des images exposant les symptômes du ravage interne de Hunter et leurs mutilantes conséquences.

Je termine par une formule de salutation en usage chez les Touaregs, formulation reprise par vos bibliothécaires :

« Alors, à une autre fois !

A une autre fois !

A un autre moment !

Alors à un autre moment ! »²

² Charles de Foucauld, A. de Calassanti-Motylnski, « Textes Touaregs en prose », Edisud, Aix-en Provence, 1984

Annexe 1

Texte de Rémy Puyuelo

Pour un éloge du lâcher prise !

« La vie engendre la vie, il n'y aura pas de fin » (le livre des Mutations, Yi Jing, premier ouvrage de la pensée chinoise Mille ans avant notre ère)
C'est cette maxime qui a permis au peuple de survivre à tous les conflits meurtriers et à toutes les catastrophes

S'en sortir sans sortir !!
Se refaire des habitudes pour continuer à vivre
En retrouver de perdues d'il y a longtemps
Comment maintenir un thermostat psychique à tout pris

Difficile de lire, de regarder des films, de rêver...
Une improbable continuité à reconstruire,
Un passé, un présent... difficile de penser un futur
Notre roman est, à cet instant, suspendu.

Lâcher prise
Perdant le décompte de jours
En supportant l'attente sans fin du sens
Qui adviendra sûrement
Pour l'instant, l'attente se fait chiffrée, arpentant le non-sens.

Lâcher prise
Se laisser aller à la Nature
Elle nous enveloppe, nous nourrit, nous sourit mais aussi nous détruit
Œil pour œil, dent pour dent
Ne pas se laisser aller à la vengeance de la Nature mais plutôt
Rétablissons un respect commun.

Tout être, de par son unicité,
Tend vers la plénitude de sa présence au monde,
A l'instar d'une fleur ou d'un arbre.
Tels sont le commencement et la définition même de la beauté.

« Nous avons bu tant de rosée
En échange de notre sang
Que la terre cent fois brûlée
Nous sait bon gré d'être vivants »
F. Cheng (Cinq méditations sur la mort autrement dit sur la vie)

Confinement à vous,

Annexe 2

Le devenir des joujoux auto-soignant de l'enfant Au service du soin de l'être Des histoires de toupies.

Rémy PUYUELO

On se doit de privilégier le monde de l'enfance qui correspond à l'âge de la latence entre 4 et 12 ans et ceci dans un monde scientifique qui s'intéresse avant tout aux bébés et aux ados et une société qui pousse à une hypermaturité des enfants. Il paraît essentiel de respecter le développement de l'enfant et ses après coups. On n'a qu'une enfance et on est loin d'être jeune fille ou ado à 8,9 ans. L'enfance est un savoir-faire, une philosophie, une immaturité et une impulsivité créatrice. C'est le premier palier stable de l'organisation psychique. L'organisation de l'identité narcissique s'ouvre alors aux sublimations, aux apprentissages grâce à l'énergie récupérée par le refoulement intensif de cet âge de la vie et aux capacités nouvelles de travail de deuil et d'une dialectique entre les identifications œdipiennes et narcissiques. Le petit chercheur de la latence se prépare à devenir, à l'adolescence, ce croyant qui s'interroge et interroge le monde.

En écrivant ce petit texte j'ai beaucoup pensé à Michel Soulé qui aimait rire et parlait de la gaité des bébés et des enfants. En 1987 il rendit hommage au premier jeu de mots des enfants : « caca boudin » ou « la coprolalie ordinaire, la joie assurée ».

Je vais vous raconter des histoires. Notre travail, bien souvent, est de « faire récit » au sens de Paul Ricoeur, c'est-à-dire rétablir le court-circuit qui a amené un enfant et sa famille à nous rencontrer pour reprendre le fil du « il était une fois » de leur vie...ensemble.

-X-

« Les souvenirs-écrans contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile mais véritablement l'essentiel. » S. Freud. Remémoration, Répétition, Perlaboration (1914)

J'avais 6 ans, je vivais en Afrique. Une Noël arriva de France un colis. Il y avait des livres et des jouets. Je me souviens et *je me vois* encore tourner les pages aux couleurs chaudes, vert eau, d'un livre qui racontait l'histoire de Jean Christophe à bord d'un voilier blanc qui parcourait des mers pleines de coquillages et de poissons volants inconnus de moi. Il y avait aussi une énorme toupie ventrue qui ne tenait pas debout. Il fallait appuyer sur son axe central au bout arrondi rouge, comme un nez de clown, et miraculeusement, elle tenait debout, légère, elle semblait tourner sans fin. Sa peau se mettait elle aussi à bouger et je voyais défiler des personnages aux couleurs vives qui couraient sans réussir à s'attraper. La

toupie était devenue vivante. Elle aiguïsa ma curiosité. Je me mis à jouer, de façon toute puissante, à créer la vie et j'attendais, fébrile, la mort de la toupie. Ce moment si intense où la toupie vacille et se couche en perdant tout son éclat. Je compris très vite que le mouvement c'était la vie. Je dis un jour à mes parents qui me reprochaient de trop bouger, en bon petit chercheur de l'âge de la latence, que j'étais une toupie qui ne mourait pas. La toupie était devenue un objet de subversion dans le détournement de sa fonction, un outil de liberté avec le risque toujours renouvelé de « mal tourner »

Je vous laisse à vos associations où vie et mort sont à l'œuvre mais pas que...je retrouvais ce plaisir inoubliable, plus tard, adolescent, quand l'amour me faisait « tourner la tête », retrouvant la séduction et la sexualité infantile qui était déjà là enfant dans l'érection de la toupie.

Plus tard, adulte, à l'occasion d'achat de jouets pour mes enfants, à Noël, je redécouvris le monde des toupies. Ma collection débuta là.

xxx

Je découvris que tous les enfants jouent à la toupie qu'ils rangent dans leur boîte à joujoux. « Joujoux », ce mot familier, désuet, intime et plein d'émotion témoigne d'un certain amour du jeu : « faire joujou ». Il est aussi une exception orthographique : « viens mon chou, mon bijou, mon joujou sur mes genoux et jette des cailloux à ce hibou plein de poux ». « Ripou » et « chouchou » hésitent eux encore entre le « s » et le « x ».

Les poètes s'en emparèrent dans de beaux poèmes à cette période où l'enfant était vécu comme un être angélique ou démoniaque.

D'Edmond Rostand à François Coppée, sans oublier « les joujoux de la morte » de Théophile Gautier (1811-1872), de la « révolte des joujoux de l'enfant des sortilèges » retrouvé chez Mélanie Klein au « joujou du pauvre » de Charles Baudelaire qui dans L'Art romantique évoque la « morale du joujou » : « tous les enfants parlent à leurs joujoux ; les joujoux deviennent acteurs dans le grand drame de la vie, réduit par la chambre noire de leur petit cerveau.... Le joujou est la première initiation de l'enfant à l'art, ou plutôt c'en est pour lui la première réalisation... » N'oublions pas enfin cette chanson « les roses blanches » où l'enfant achète pour sa maman des roses plutôt que des joujoux pour lui. Entre autres, le peintre Hans Hartung s'empara du thème de la toupie et en littérature Francis Ponge « fouetta la toupie »

L'enfant fait de bons mots sans le savoir, puis échappe aux mots pour en jouer, entre mot juste et mot bête sans renoncer à la vérité psychique. Le mot « Joujou » est associé pour moi au travail de culture mais aussi à mes grands-parents et à cette toupie de mon enfance. Il y a des mots qui nous poursuivent la vie durant. Lourds de sens inconscients, ils se révèlent en bouche, sucrés, salés, avec une odeur de renfermé parfois, ...ils ouvrent aussi un espace agoraphilique où notre corps est convoqué. « Jeu du pendu » dont on est sorti vainqueur, ils font partie alors d'une culture privée en recherche de beauté et de plaisir.

-x-

Le jeu fut toujours un compagnon pour moi dans ma solitude d'enfant unique. Il se construit sur des nécessités de survie mais pas que...les expériences telles que ma rencontre avec le monde des toupies, en fit une prise de souci de soi d'où le plaisir n'était, n'est jamais absent. Prendre soin de soi, héritage des soins primaires est, en fait, une autocréation soignante. Chef d'orchestre de ma vie et de mon rapport au monde, le jeu organise petits et grands problèmes avec un gain de plaisir. Peut-on penser qu'il fut à l'origine de mon choix professionnel ? Un article de Pierre Male, une de mes premières lectures psychanalytiques me permit de le penser. Le désir professionnel chez l'enfant (vocation et névroses. 1971).

A propos, je ne sais si vous connaissez cette lettre de D.W. Winnicott à une dame, industrielle en jouets, qui l'interrogeait : « Je vais faire des poupées avec des organes génitaux apparents. Qu'en pensez-vous ? ». Winnicott lui répond : « Cela peut être utile pour certains enfants, mais pour moi, une poupée, c'est autre chose qu'une petite fille ». Et il conclut avec humour : « que penseriez-vous si l'on fabriquait des nounours qui se mettent à mordre quand on les approche ? »

-x-

Dans ma boîte à joujoux, une toupie s'est toujours imposée à moi au milieu de quelques débris de lego, de quelques verroteries, de clés sans serrures à ouvrir, un kaléidoscope, un coquillage qui fit qu'un enfant, un jour, me posa cette question : « comment la coquille se souvient de la mer ? » Certains objets aussi ont échoué là sans charge affective ou/et symbolique particulière. Je me suis toujours refusé à la dinette, aux panoplies fermières mais un chien bancal voisine avec un ourson en déroute sucé...ainsi qu'un bout de ficelle. Je succombe régulièrement avec les enfants dans les cours de récréation à la mode des billes et à la poésie des cocas, des Boulard, des améthystes. Je ne suis pas hostile, le moment venu, aux Pokémons aussi.

Je pense à l'enfant au trésor décrit par Bela Grunberger (l'enfant au trésor et l'évitement de l'œdipe 1966). Le trésor, cette invention de l'enfant à l'âge de la latence qui rassemble secrètement des objets détruits, cassés, sans valeur. Cette première possession érigée en système, tente de se passer, un instant de objets d'amour, entre narcissisme et analité, jouant entre les identifications narcissiques et œdipiennes.

...

-x-

Poursuivons si vous le voulez bien....

Dans ma rencontre avec des adolescents vulnérables en mal de symbolisation, qui font « péter le monde », ces sans domiciles fixes psychiques (SDF), dans cette clinique du

dénuement de ces populations d'inorganisation narcissiques identitaires, il faut faire feu de tout bois pour être ensemble séparément et tenter de penser malgré tout.

La pensée métaphorique est alors bien utile dans cette clinique du dénuement qui nécessite des détours identitaires. L'étymologie grecque de « métaphore » signifie « porter » (phero) d'un lieu à un autre (méta). Elle témoigne de l'écart entre le mot et la chose. Elle est déplacement et mouvement et se révèle entre représentation de choses et de mots une médiation langagière dans la confrontation de la rencontre sujet-objet, à effet de décalé, de contre danse.

La pensée métaphorique n'est pas seulement poétique mais concerne aussi la pensée scientifique. Elle n'est pas comparaison ou allégorie. C'est une figure de style fondée sur l'analogie. Le contexte est nécessaire à la compréhension de la métaphore qui indique qu'il ne faut pas prendre le mot au pied de la lettre.

La métaphore traduit le désagrippement sensoriel et fantasmatique et ouvre à une capacité de rêverie, passage obligé de tout processus de pensée, contre point d'une activité de pensée symbolique en rapport avec la scène primitive et le primat de la sexualité infantile

Dans le détournement se lit l'émotion incarnée du premier langage humain celui de la mère. Emotion alors supportable qui maintient la cohérence et la continuité du sujet

Mon histoire n'est pas encore terminée...

-x-

Lors d'une analyse de pratique en ITEP...après avoir longuement parlé des objets de rencontres entre les éducateurs et les ados, je veux parler du frigidaire, des portes régulièrement pétées...tiers, jokers relationnels, objets de médiations. « Alfred le branché » fit son apparition. Fugueur convaincu et récidiviste, il divise l'équipe éducative nous confrontant tous à notre impuissance.

Alfred, portable serré dans sa main, objet autistique dur, complément identitaire de survie, casque le plus souvent sur les oreilles ou variantes oreillettes. Il communique avec tout le monde et personne, s'emplissant, caisse de résonance vide, de sons technos, ses doigts agiles manipulent, en même temps les touches d'un jeu en ligne. Cette excitation immobile lui permet de se sentir, vivant, réel mais au prix d'être coupé relationnellement. Dans cette situation qui nous « prenait la tête » ...Figurez-vous ?

La toupie vint à mon secours....

Réfléchissons ensemble...la toupie est lancée, mise en mouvement par quelqu'un et tout aussitôt elle ne supporte plus qu'on l'approche, se vivant en danger de mort psychique, de désubjectivation. Elle est cet ado « moi tout seul sans jamais l'autre » ou « occupez-vous de moi mais laissez-moi tranquille ». La toupie comme l'ado est tenue par l'environnement,

cette mère environnement, témoin des conduites d'attachement précoces défaillantes qui rendent peu fiables les objets d'amour eux-mêmes. Comment l'équipe, cette lanceuse de toupie, peut gérer cette paradoxalité qui la maintient en mouvement. Ce mouvement, témoin de survie, en s'épuisant de tourner en rond sans recours à l'autre, véritable procédé auto calmant est en fait immobile dans son excitation comme la fugue qui est sans avenir, sans horizon, apulsionnelle.

Le dilemme pour l'équipe éducative est à la fois de maintenir l'excitation de la toupie pour qu'elle puisse vivre mais aussi comment intervenir sans qu'elle s'effondre ou « Pete les plombs ».

Cette métaphore permet de quitter notre impuissance partagée et de reconnaître la paradoxalité de cette situation.

J'avais détourné l'objet de sa fonction et ouvert au sens. La clinique du dénuement nécessite une clinique du détour.

La toupie ouvrit à l'infantile de chacun de nous et sortant de notre sidération, de façon un peu maniaque, nous retrouvions, dans un plaisir à penser partagé, une foule en nous dans une solitude habitée, rire et humour surgirent tout à coup....

Le rire est souvent éclat car il ne dure jamais longtemps. De quoi est-il censé nous détacher un instant ? Le rire est la plus petite unité pensable du détachement, de la différence, du recul : c'est le quantum de la distance. C'est un moyen comme un autre de tenir à distance la souffrance à l'écart, tout en la révélant comme le sont aussi l'amour et le travail. Le rire est un faire qui nécessite que l'on ne soit pas seul. Il se colporte de bouche à oreille, par oui dire en toute liberté dans les cours de récréations des grandes personnes. Mais peut-on rire de tout ? Le rire a ses limites. C'est aussi un danger pour les gardiens de la cité. C'est dans la gestion de ses limites où le co-rire est à l'œuvre qu'alors l'acte et le moment de transmettre et la socialisation vont pouvoir se jouer. Le « savoir rire » est aujourd'hui à l'ordre du jour de nos institutions où le management sévit et face à un monde en crise.

-x-

Mais, après ce moment de détente et de déprise de tête, revenons à « Alfred le branché » qui continue à nous mettre en échec

...Ma grand-mère m'apparut, le matin, faisant bouillir le lait au petit déjeuner. J'avais 12 ans. Elle mettait au fond de la casserole un petit objet, rond, métallique et m'expliqua que quand le lait bouillait, il ne débordait pas et elle pouvait alors s'occuper à d'autres tâches. Cet objet est un anti-monte lait !!

Je soumis à l'équipe éducative, que ces ados, si insupportables, avaient besoin de maintenir une certaine ébullition, excitation, pour se sentir vivant et réel et que leur fonction visait à maintenir une excitation supportable, ouvrant à l'autre sans mettre en danger leurs

identités narcissiques fragiles. Bouillir mais pas déborder et « partir en live ». L'équipe éducative est ce petit objet compétent (d'origine maternelle et à fonction paternelle), qui ne paie pas de mine mais qui contient le psychisme de l'ado dans la casserole institutionnelle et autorise une adresse pulsionnelle. Je complète mon approche psychopathologique (!) en indiquant que ce petit objet tape répétitivement au fond de la casserole quand le lait bout, introduisant par là une rythmicité utile pour des symbolisations à venir et une entrée dans la temporalité. Dans le Lot et Garonne ce petit objet est aussi appelé le « branleur » ...tout un programme !!! L'ado réel et vivant se sent, par la compréhension psychique de cette métaphore par l'équipe éducative, reconnu et compris prêt à se rendre utile dans la communauté humaine et à tenter de se comprendre et comprendre le monde.

Depuis, il y a longtemps maintenant toupies et anti monte lait ne quittent plus mon « bric à brac » métapsychologique, ma boîte à outils de bricoleur, au sens de Levi Strauss dans la Pensée sauvage, du soin psychique. Le bricoleur a un « trésor d'idées », il fait avec « les moyens du bord », il « pense que ça peut toujours servir » à ce prix il peut exécuter un grand nombre de tâches pour lesquelles il n'a pas forcément de formation spécifique. Ceci veut dire que je dispose de certains compromis théoriques ni surmoïques, ni fétichistes, ni dogmatiques mais vivants et explicites utiles à ma clinique

Au fait...PS : pour ceux d'entre vous qui ont une curiosité scientifique de jeune chercheur pour l'anti monte- lait je leur dirais que cet objet rond de 8cm fut inventé par un anglais en 1938 Vincent Hartley. Il est toujours utilisé. On le trouve en vente sur internet et dans toutes les bonnes quincailleries. Il peut être en verre, pyrex, porcelaine, métal. Affrontant les bulles, la mousse et la peau du lait en ébullition, il permet grâce une petite encoche de rassembler de grosses bulles sous lui qui vont en s'échappant, diluer la mousse et trouser la peau du lait en furie.

Finalement, vous savez, il suffit de peu de chose pour modifier le désordre des choses. Il suffit parfois, en institution, d'un quotidien en éveil.

Je vous dirai aussi qu'il faut pour exercer nos métiers impossibles de « croire en quelque chose ». D.W. Winnicott n'a jamais précisé la nature de se « croire » mais il a toujours soutenu que c'était important. Je le pense aussi.



Tableau de Chardin : La toupie

Eléments bibliographiques

- BAUDELAIRE C. (1853-1869) : Morale du joujou. De l'essence du rire. P.7-20. Bibliothèque numérique romande. www.ebooks-bnr.com. 2016.
- BENSIDOUN B. (2011) : La métaphore. Illettrisme : le dépasser et construire. Revue Empan. N°81. Ed. Eres. p.43-48.
- FREUD S. (1979) : Les souvenirs d'enfance et les souvenirs écrans .1899. Psychopathologie de la vie quotidienne. Chap.4. p.52-59. Ed. Payot. 300p.
- FREUD S. (2005) : Remémoration, répétition, perlaboration. 1914. Œuvres Complètes. Vol. XII ,1913-1914. Ed. Puf
- LEVI- STRAUSS C. (1962) : La pensée sauvage. Ed. Plon.390 p.
- GRUNBERGER B. (1975) : L'enfant au trésor et l'évitement du conflit œdipien (1966). Chap.X.p.307-330. Ed. Payot. 347 p.
- KLEIN M. (1968) : Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art. Chap. X.p.254-262. Essais de Psychanalyse (1921-1945). Ed. Payot.452p.
- MALE P. (1982) : La crise juvénile Œuvres Complètes.vol.1. Chap. XIII. Vocations et Névroses. Le désir professionnel chez l'enfant. 1971. p.241-254. Ed. Payot.
- PONGE F. (1992) : Manuscrits inédits du soleil placé en abime. p.151-182. Ed. M. Collot.
- PUYUELO R. (1979) : Le coquillage où l'on entend la mer. « Dis Monsieur, pourquoi la coquille se souvient de la mer ». p.703-713. Mémoire et souvenir. Revue Française de Psychanalyse N°4. Tome XLIII. E. Puf .
- PUYUELO R.(2001) : L'art de jouer. Post Scriptum.p.140-149.Enfances et Psy .4.N°16.Ed.Eres
- PUYUELO R.(2005) :Mouvements de latence et paliers sublimatoires. Jouer à faire le mort.p.1679-1688. Revue Française de Psychanalyse. Spécial Congrès. La Sublimation.N°5. Tome LXIX. Ed. Puf.
- PUYUELO R. (2010) : Les enfants empêchés de latence. Revue de Neuropsychiatrie de l'Enfance et e l'Adolescence, Vol.58. N° 1-2, février, p.15-21. Ed. Elsevier Masson. France.
- PUYUELO R. (2011). : En collaboration avec Anne Marie Merle- Béral Les enfants uniques. Entre solitude et isolement. Ed. Eres .125p.
- PUYUELO R. (2015) : Eloge du rire. Pour un savoir rire. Edito.p.7-10. Empan. Le moment de transmettre. N°100.Ed. Eres.
- PUYUELO R. (2018) : Psychanalyse de l'enfant : Cinquante ans d'engagement. Entretien avec Rémy Puyuelo par Jacques Boulanger. In Analysis.N°2. p.93-99.Ed. Elsevier Masson France

-PUYUELO R. (2018) : Enfances défaites et créativité. Récits psychanalytiques. ed.IN PRESS. 250 p.

-SOULE M. (2006) : Caca-boudin La coprolalie ordinaire ou la joie assurée (1987). p.145-150.Sous la Dir. Michel Soulé. La vie de l'enfant. Préface. Rémy Puyuelo. Ed. Eres. 276p.

- Winnicott D.W. (1981) : Lettres vives. Lettre 11. A Marjorie Stone .14 Février 1949.p.43-44. Ed. Gallimard. NRF. 264p.

Annexe N°3 Marc babonneau

Moustapha Dahleb a écrit : L'HUMANITÉ ÉBRANLÉE ET LA SOCIÉTÉ EFFONDRIÉE
PAR UN PETIT MACHIN.

Un petit machin microscopique appelé coronavirus bouleverse la planète. Quelque chose d'invisible est venu pour faire sa loi. Il remet tout en question et chamboule l'ordre établi. Tout se remet en place, autrement, différemment.

Ce que les grandes puissances occidentales n'ont pu obtenir en Syrie, en Lybie, au Yémen, ...ce petit machin l'a obtenu (cessez-le-feu, trêve...).

Ce que l'armée algérienne n'a pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (le Hirak a pris fin).

Ce que les opposants politiques n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (report des échéances électorales. ...).

Ce que les entreprises n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (remise d'impôts, exonérations, crédits à taux zéro, fonds d'investissement, baisse des cours des matières premières stratégiques.).

Ce que les gilets jaunes et les syndicats n'ont pu obtenir, ce petit machin l'a obtenu (baisse de prix à la pompe, protection sociale renforcée...).

Soudain, on observe dans le monde occidental le carburant a baissé, la pollution a baissé, les gens ont commencé à avoir du temps, tellement de temps qu'ils ne savent même pas quoi en faire. Les parents apprennent à connaître leurs enfants, les enfants apprennent à rester en famille, le travail n'est plus une priorité, les voyages et les loisirs ne

sont plus la norme d'une vie réussie.

Soudain, en silence, nous nous retournons en nous-mêmes et comprenons la valeur des mots solidarité et vulnérabilité.

Soudain, nous réalisons que nous sommes tous embarqués dans le même bateau, riches et pauvres. Nous réalisons que nous avons dévalisé ensemble les étagères des magasins et constatons ensemble que les hôpitaux sont pleins et que l'argent n'a aucune importance. Que nous avons tous la même identité humaine face au coronavirus.

Nous réalisons que dans les garages, les voitures haut de gamme sont arrêtées juste parce que personne ne peut sortir.

Quelques jours seulement ont suffi à l'univers pour établir l'égalité sociale qui était impossible à imaginer.

La peur a envahi tout le monde. Elle a changé de camp. Elle a quitté les pauvres pour aller habiter les riches et les puissants. Elle leur a rappelé leur humanité et leur a révélé leur humanisme.

Puisse cela servir à réaliser la vulnérabilité des êtres humains qui cherchent à aller habiter sur la planète mars et qui se croient forts pour cloner des êtres humains pour espérer vivre éternellement.

Puisse cela servir à réaliser la limite de l'intelligence humaine face à la force du ciel.

Il a suffi de quelques jours pour que la certitude devienne incertitude, que la force devienne faiblesse, que le pouvoir devienne solidarité et concertation.

Il a suffi de quelques jours pour que l'Afrique devienne un continent sûr. Que le songe devienne mensonge.

Il a suffi de quelques jours pour que l'humanité prenne conscience qu'elle n'est que souffle et poussière.

Qui sommes-nous ? Que valons-nous ? Que pouvons-nous face à ce coronavirus ?

Rendons-nous à l'évidence en attendant la providence.

Interrogeons notre "humanité" dans cette "mondialité" à l'épreuve du coronavirus.

Restons chez nous et méditons sur cette pandémie.

Aimons-nous vivants !